



***Le suicide chez les jeunes Autochtones et l'effondrement de la continuité personnelle et culturelle*, Michael J. Chandler, Christopher E. Lalonde, Bryan W. Sokol et Darcy Hallett, traduit de l'anglais par Caroline Malhame et Léonard R. Martin, Québec, Presses de l'Université Laval, [2003] 2010, 210 p.**

François Boudreau

Volume 6, numéro 1, décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000487ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000487ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boudreau, F. (2010). Compte rendu de [*Le suicide chez les jeunes Autochtones et l'effondrement de la continuité personnelle et culturelle*, Michael J. Chandler, Christopher E. Lalonde, Bryan W. Sokol et Darcy Hallett, traduit de l'anglais par Caroline Malhame et Léonard R. Martin, Québec, Presses de l'Université Laval, [2003] 2010, 210 p.] *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 6(1), 167–172.
<https://doi.org/10.7202/1000487ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2010

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le suicide chez les jeunes Autochtones et l'effondrement de la continuité personnelle et culturelle

Michael J. Chandler, Christopher E. Lalonde, Bryan W. Sokol et Darcy Hallett, traduit de l'anglais par Caroline Malhame et Léonard R. Martin, Québec, Presses de l'Université Laval, [2003] 2010, 210 p.

PAR FRANÇOIS BOUDREAU
Université Laurentienne, Sudbury

Cette extraordinaire monographie, traduction de l'original anglais publié en 2003, avait pour objectif de départ de comprendre comment une jeune personne réussit à développer une compréhension plausible de sa cohérence temporelle. En effet, la vie est ainsi faite qu'un paradoxe incontournable et indépassable se pose à tous : celui de trouver un moyen conceptuel pour maintenir son identité dans le temps. La persistance est la fondation de ce que signifie, dans le langage populaire, « être et demeurer soi même ». L'inverse mène généralement à des problèmes identitaires, qui peuvent culminer dans le suicide.

L'ouvrage est divisé en une introduction, cinq chapitres, une conclusion, une postface à l'édition française qui met à jour les résultats des recherches depuis 2003 et comprend trois annexes. Il synthétise cinq études menées en Colombie-Britannique, portant sur des milliers de jeunes, de milieux urbains et ruraux, dans plus de 200 communautés autochtones, dans des dizaines d'écoles de la culture dominante euro-américaine; il utilise des méthodologies quantitative, qualitative, longitudinale et comparative, sur une période de plus de 14 ans. Une série d'études initiales ont eu lieu entre 1987 et 1992. L'une de ces études (sur les communautés autochtones) a été reproduite entre 1997 et

2003. Les résultats de la seconde étude confirment les résultats de la première.

Les auteurs nous introduisent au paradoxe de la persistance dans le changement. Le changement est partout : notre corps change, nos croyances, nos désirs, nos projets, nos engagements, nos relations, tout change et, pourtant, nous demeurons, sinon la même personne, tout au moins la même entité. Dire « je ne suis plus la personne que j'étais » signifie moins « je suis une autre personne » que « je suis la même personne autrement ». Or, comment être autrement ce que nous étions tout en demeurant « la même personne » au sens d'être capable de se saisir comme unicité ou comme singularité persistante dans ce changement? Comment maintenir la continuité du sens de notre identité changeante?

Les chapitres deux et trois montrent comment chacun de nous semble surmonter le paradoxe à partir d'un mécanisme complexe de référence au passé et d'anticipation de l'avenir. Dès leur jeune âge, les enfants apprennent qu'ils sont « la même entité en changement ». Les auteurs discernent, en effet, des stratégies détaillées de résolution autonome du paradoxe chez des jeunes dès l'âge de 9 et 10 ans. Chacun de nous découpe sa vie en tranches temporelles et construit le sens de qui il est de son être en identifiant des moments de passage ou de rupture. Le sens de ce qui est advenu de notre « moi » est souvent « détecté » dans ce qui était, tandis qu'« aujourd'hui » est aussi ce moment où nous posons les fondements de ce qui sera demain. Plus un jeune vieillit, plus sa stratégie devient sophistiquée. Les chercheurs identifient une relation certaine entre ce qu'un jeune pense de sa persistance et le cours de son développement cognitif. Aussi, l'adolescence (jusque vers 24 ans) est la période la plus intense où l'individu développe et fait succéder de manière autonome les stratégies argumentatives alternatives de sa persistance, du simple au plus complexe, selon une séquence typologique prévisible à cinq niveaux développés par les chercheurs. Ceux qui sont incapables de construire ainsi leur identité, leur singularité diachronique, se perdent dans la constitution de l'être et deviennent

des individus à problème, voire des candidats au suicide.

Les auteurs identifient deux stratégies identitaires utilisées par les jeunes : l'essentialisme et le narrativisme. La stratégie essentialiste consiste à marginaliser le changement qui se produit en accordant une importance plus grande aux attributs permanents du soi, dont on postule par ailleurs l'existence comme défiant le temps. Autrement dit, l'essentialisme postule un centre dur, immuable autour duquel l'individu gravite et demeure identique, même dans et à travers le changement, comme si son identité surplombait l'histoire. C'est la principale stratégie utilisée dans la culture occidentale (76 %) et, ajouterions-nous, moderne, au sens où l'individu se pose alors lui-même avant et devant le monde, conformément au mode individualiste d'existence dans le monde. La stratégie narrative consiste, au contraire, à prouver le soi en racontant comment il est passé dans le temps, quitte à admettre que le même (ce qui est « moi ») est un « résidu » de ce qui s'est passé. Autrement dit, le « changement » l'emporte sur le « même », comme si l'identité était dans l'histoire. C'est la principale stratégie utilisée par les Autochtones (86 %), et, ajouterions-nous, elle est caractéristique des modes identitaires prémodernes, au sens où le monde y est conceptualisé comme étant déjà avant et devant l'individu, conformément au mode collectiviste d'appartenance au monde. C'est dire que les processus identitaires sont encore largement attachés au groupe culturel ou, plus précisément, aux types sociétaux où naît l'individu. Il semble donc qu'il n'y ait rien de fondamentalement personnel, au sens d'un « libre choix du libre arbitre » de l'individu, dans les diverses stratégies du processus identitaire.

Le chapitre suivant montre que les adolescents (et les jeunes adultes) suicidaires diffèrent des adolescents non suicidaires non seulement par la manière dont ils ressoudent le paradoxe de la persistance et du changement, mais par le fait qu'ils se caractérisent, à ce moment, par une perte totale de la capacité de se convaincre et de convaincre les autres qu'il y a de la persistance dans leur vie. En fait, l'adolescence est une période plus favorable au suicide parce qu'elle est caractérisée par une série de moments

transitionnels pendant lesquels les stratégies de développement précédentes sont rejetées en faveur de stratégies plus adéquates. Parfois, une stratégie doit être rejetée avant qu'une nouvelle soit réellement disponible pour prendre la relève. Le danger réel ou mortel pour l'adolescent se situe lorsqu'une crise apparaît à ce moment de passage entre deux stratégies. C'est précisément lorsqu'une personne abandonne une stratégie identitaire sans avoir réussi à en développer une nouvelle que, lors d'un moment de crise, le futur peut disparaître de l'horizon et la mort apparaître comme une option plausible.

Les auteurs indiquent, au chapitre cinq, les raisons qui leur font dire que la continuité culturelle, qu'il faut comprendre immédiatement comme référence au groupe social d'appartenance, est un élément central dans le processus étudié auprès des populations autochtones. La culture autochtone a largement souffert au Canada des divers programmes d'acculturation de l'État, mettant ainsi fortement en danger la fabrique même de leur tissu identitaire et social. Être Autochtone n'est pas un facteur de risque menant au suicide; ce qui l'est, c'est être membre d'une communauté désorganisée, déculturée. Dans de telles communautés, les mécanismes de référence au passé sont confus ou n'existent pas et ceux de l'anticipation de l'avenir ne tiennent sur rien. Si l'ensemble des communautés autochtones a largement été touché par la volonté assimilatrice des Euro-Américains, seules les communautés qui se sont réapproprié les caractéristiques qui font d'elles de véritables sociétés ne semblent plus être vulnérables aujourd'hui. Celles qui ont été incapables de se reprendre en mains le demeurent. Autrement dit, là où il y a une forme développée de continuité culturelle, les taux de suicide sont nuls. Là où la continuité culturelle est absente, les taux de suicide sont les plus élevés dans le monde.

Les chercheurs ont initialement identifié six marqueurs de continuité culturelle : l'autonomie gouvernementale (opérationnalisée dans une forme institutionnelle habilitée à prendre des décisions politiques concernant la communauté), la revendication territoriale (négociations présentes ou passées d'entente territo-

riale avec le gouvernement fédéral), l'éducation (présence d'écoles administrées par le conseil de bande), la santé (présence de services administrés par le conseil de bande), les équipements culturels (présence de bâtiments désignés et utilisés pour des activités culturelles) et, enfin, la police et les pompiers administrés par le conseil de bande. Les chercheurs ont ajouté deux autres indicateurs dans la reproduction de la première étude : la mesure de la participation des femmes dans la gouvernance (prise en compte du contexte de matrilinearité des Autochtones de la côte Ouest) et le contrôle communautaire des services aux enfants et aux familles (auparavant aux mains des agences provinciales).

Les résultats sont clairs. Plus la communauté s'est prise en charge, plus elle a les moyens de son objectivation et de sa propre action sur elle-même, et moins il y a de suicide. En fait, les chercheurs constatent qu'à peu près 90 % des suicides autochtones en Colombie-Britannique se sont produits dans 12 % des bandes, tandis que la moitié des bandes ne comptaient aucun suicide. Comme on aurait pu s'y attendre, les bandes où se produisent le plus de suicides ne présentent généralement aucun des indicateurs et, à l'inverse, celles où il n'y a pas de suicide ont généralement développé un contrôle sur la vie collective, tel que le laisse voir la présence des indicateurs. Entre les deux, les taux correspondent aux niveaux de présence des indicateurs. Autrement dit – et il y a là ce moment fort de l'étude de l'équipe de Chandler –, l'effondrement culturel empêche l'individu de compléter son processus identitaire : rien dans le passé de sa communauté ne lui indique ce qui pourrait advenir de lui dans le futur. Les chercheurs mettent ainsi en évidence le fait que les manifestations individuelles et collectives du phénomène identitaire se trouvent en interface, immédiatement conjointes dans l'union de l'individu et de la société, sur un même plan existentiel et temporel de continuité. La nécessité de se maintenir dans le temps (ontologie) et le maintien de la société se posent en des termes analogues : le sens n'est possible que dans la permanence et dans la stabilité de ce qui était.

Ce petit ouvrage est donc d'une grande valeur théorique, méthodologique et pédagogique pour la communauté universitaire : pour les psychologues certes, mais aussi pour les sociologues, les anthropologues, les philosophes, les travailleurs sociaux, les intervenants des services de santé, les ethnologues, les méthodologues, les étudiants et ainsi de suite. L'ouvrage de l'équipe de Chandler s'adresse aussi au public en général tant il est écrit dans un langage dénué d'abstraction et tant il expose clairement et de manière simple un problème social à la fois complexe et révélateur de l'état de la société contemporaine. Bref, il s'agit d'un important ouvrage à lire.